

Le Libertaire

HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS

Pour la France :	Pour l'Étranger :
Un an. : 10 fr.	Un an. : 12 fr.
Six mois. : 5 fr.	Six mois. : 6 fr.

Rédaction & Administration : 69, b^d de Belleville, Paris

Adressez tout ce qui concerne le journal à CONTENT

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

MOUVEMENT SOCIAL

Réaction salubre

Malgré les appels à la discipline, les rappels à l'ordre, du gouvernement confédéral, celui-ci voit ses troupes échapper à sa direction, à sa sujétion.

A tour de rôle : métallurgistes, chemins, mineurs, tisseurs entrent dans la bagarre au grand scandale de la bourgeoisie, à la confusion des dirigeants républicains.

Nous sommes heureux d'enregistrer le retour à l'action autonome des groupements syndicaux qui risquaient de se laisser absorber par l'organisation centrale.

Jouhaux et ses acolytes se trouvent débordés par les événements et les hommes.

Cette insubordination générale les met dans la situation de la poule qui aurait couvé des canards; ils sont indignés de voir outrepasser leurs ordres.

C'est, en effet, outrageant de voir son autorité méconnue, de se voir bafouer par ceux qui sont faits pour obéir et non pour se diriger, se gouverner eux-mêmes, ce qui démontrerait trop clairement l'incapacité des gouvernements, même ouvriers.

Où allons-nous de ce pas si les troupes syndicales refusent d'obéir, d'accepter aveuglément les ordres de leurs chefs. C'est si beau des régiments disciplinés, marchant au commandement.

Et puis ça représente de se trouver à la tête de millions d'hommes, de jouer au petit Foch, mais pour obtenir une obéissance absolue le maréchal avait à sa disposition les conseils de guerre, les troupes mariales, et poisons d'exécution, tandis que le pape confédéral n'a, comme son collègue du Vatican, que les bulles d'excommunication qui, à notre époque de scepticisme, ne sont plus suffisantes pour maintenir la discipline qui, si elle fait la force des armées, amène aussi la diminution des facultés, la dégradation de la personnalité, l'abdication de la raison.

Ces ex-camarades ont oublié que le syndicalisme doit sa force, sa puissance à l'initiative, à l'énergie, à l'activité des milliers de militants et que de vouloir les astreindre à n'être que des machines à cotiser, c'est réclamer la mort du syndicalisme révolutionnaire.

Il fut une époque où ces mêmes individus comprenaient le danger de la centralisation, où ils luttèrent de toute leur force contre les tentatives d'absorption, où ils se rebellaient contre les manitous, et les débarquaient même, Niel en fut quelque chose.

Mais les temps sont changés, et les mauvais coucheurs sont devenus bergers, à leur tour en pasteurs conscients de leurs immenses responsabilités, ils cherchent à éloigner du troupeau les inévitables détracteurs de l'autorité, les éternels mécontents qui, ayant constaté que le changement de meneurs n'avait pas amené le changement de mœurs, d'attitude chez les dirigeants, continuent leur œuvre de salubrité.

La situation est trop grave pour ne voir dans les attaques entreprises contre les chefs de la C. G. T. qu'une querelle de boutiques, c'est la lutte contre la politique corporatiste si néfaste aux intérêts ouvriers qui dresse les irresponsables contre les maîtres responsables mais stipendiés.

Puisque les manitous ne savent faire qu'anticambure et courbettes devant les puissants du jour, alors que les événements entraînent les travailleurs à l'action, les militants sauront se passer d'eux.

Les grèves qui éclatent un peu partout, malgré et contre les ordres des dirigeants de la C. G. T. montrent que la classe ouvrière n'est pas décidée à se laisser mener passivement et qu'elle a conscience d'avoir atteint sa majorité. Comprendront-ils, enfin, que les temps sont révolus, qu'ils ont perdu la confiance des éléments conscients du prolétariat et que l'heure est sonnée de leur abdication?

L'avenir nous le dira. En attendant la lutte fait rage, travailleurs à l'action.

FRANÇOIS.

Avis important

Nous rappelons à nos camarades de la région parisienne que la LIBERTAIRE SOCIALE est ouverte tous les jours de midi à 7 heures, sauf le dimanche où elle est ouverte toute la journée. Conséquemment, la permanence du LIBERTAIRE est ouverte aux mêmes heures.

Les crimes de la guerre

Au cours de la guerre monstrueuse, les moyens de défense de l'adversaire ne suffisant pas assez sans doute pour fournir à la mort sa ration quotidienne de vies humaines, il fallut la férocité, la cruauté des sombres brutes gâlonnées des conseils de guerre pour ajouter encore à l'hécatombe des hommes.

C'est par milliers et par milliers qu'on compte les victimes de ces tribunaux d'exécution qui, dans les pénitenciers et les bagues, où elles furent envoyées par des sentences abominables, sont mortes de misères physiologiques et morales.

Et c'est aussi par milliers et par milliers qu'on compte les victimes des cours martiales, des juges militaires : les fusillés à tort, les désignés du sort, au petit bonheur, à tout hasard, qui furent exécutés pour l'exemple.

Morts au champ d'honneur !... Dis-toi bien mère, qui n'as point encore publié et qui pleure le gars dont tu étais fière ;

Dis-toi bien épouse, qui regrette encore le père de tes enfants ;

Vous toutes, et vous tous qui maudissez « l'ennemi », dont l'engin meurtrier vous a ravité l'être cher, dites-vous bien que celui qui n'est plus, a pu être une des victimes lâchement assassinées par la galonaille même de « son pays ».

Et que, pas toujours, point ne fut besoin des armes du « Boche » pour envoyer dans l'autre monde l'ensemble des 1.500.000 morts que compte ce pays. Car bombardements trop courts et balles des pelotons d'exécution, quand ce ne fut pas des mitrailleuses, y pourvurent pour une large part.

Vous tous, qui avez perdu à la guerre un ou plusieurs de vos, méditez le passage de ce rapport, que publie le *Cahier des Droits de l'Homme*, du 20 février dernier, rapport adressé au ministre de la Guerre, pour la révision d'un procès, et qui dénonce nettement et sans ambages, un des forfaits dont se sont rendus coupables les juges des conseils de guerre :

"HONNEUR ET PATRIE"

Le 9 mars 1915, le 20^e régiment d'infanterie, soutenu par le 22^e, avait attaqué le moulin de Souain, s'en était emparé et s'y était établi.

Le 36^e avait reçu l'ordre d'avancer à droite, devant le village. Les obus pleuvaient à l'ennemi : les mitrailleuses ennemies rendaient toute action impossible. Le régiment se refusait à sortir. Sur ordre, les plus jeunes caporaux montent sur le parapet, ils y tombent sans que leur sacrifice inutile parvienne à décider les hommes à les suivre. L'attaque fut arrêtée.

Quelques jours après, l'autorité militaire prit la décision de déléguer au Conseil de guerre le régiment qui, dans les conditions rappelés, avaient refusé d'obéir à des ordres inexécutables.

Ni les officiers, ni les chefs de section ne furent poursuivis. Par pitié de justice, on exerça un choix. On déféra au Conseil de guerre les plus jeunes soldats désignés, à raison de deux par section et six caporaux.

Le Conseil de guerre fit une nouvelle sélection. Les chefs de section, encore vivants et solides purent venir témoigner. Deux des six caporaux échappèrent pour ce motif à la rigueur du Conseil et furent relaxés. Le chef de section des quatre autres caporaux avait été blessé. Il ne put être entendu.

Ces quatre malheureux, sans instruction préalable, sans enquête, sans moyens de défense, furent condamnés à mort et passés par les armes.

Pendant que les assassins galonnés, responsables de pareils forfaites, combles de biens et d'honneur, jouissent de l'entière considération de leurs concitoyens, il est des pauvres bougres, il est des malheureux, il est des nos camarades qui, dans les gâles, qui, dans les bagues militaires, sont victimes des condamnations des mêmes juges, attendant anxieusement l'Amnistie, qui ne sera encore cette fois que distribuée au compte-gouttes si les travailleurs, si les hommes d'avant garde de ce pays n'ont pas le courage de l'imposer entière, totale, sans restrictions.

SOLITUDE.

Les deux francs du "Libertaire"

A la dernière réunion des amis du journal, notre camarade Le Meillour nous fit une proposition que nous soumettons à tous nos lecteurs :

Puisque le journal a besoin d'argent, pourquoi, nous dit-il, chaque lecteur ne s'imposerait-il pas une contribution minime de deux francs, pour nous tirer d'embarras. Il ne s'agit que de le proposer.

« En tenant compte que nous avons une moyenne de 20.000 lecteurs, si chacun avait à cœur de verser son obole, ce ne serait plus 10.000 francs que nous recevions, mais 20.000 francs, mais 40.000 francs et plus que nous pourrions recevoir, par ce simple moyen, à la portée de toutes les bourses. Ce qui n'empêcherait pas, évidemment, ceux qui peuvent donner plus, de le faire.

« Et avec plusieurs dizaines de 10.000 fr., cela nous permettrait de voir loin, de surmonter toutes difficultés, d'apporter de notables améliorations à notre journal et de faire valoir l'avenir avec toute confiance et sérénité. »

Telle fut la proposition de notre ami Le Meillour, que nous soumettons à nos amis et lecteurs, dans l'espoir qu'ils y répondront favorablement.

Pour les deux francs du *Libertaire*, camarades !...

EN ALLEMAGNE

Réaction ou Révolution ?

Avec les éléments d'informations que nous possédons, il n'est guère facile de bien situer le problème social posé par les événements qui se déroulent en Allemagne.

La Révolution bat son plein, à nouveau.

La presse bourgeoise ne paraît pas en être étonnée. Elle hurle au militarisme allemand. Elle trouve le mot juste pour décrire les appétits insatiables des capitalistes et financiers de là-bas.

Mais elle oublie de dire que sa perspicacité est surtout faite de la connaissance que quelle possède des mêmes individus, que nous avons la gloire de posséder en notre nation.

Lorsque l'Echo de Paris ou le Temps assillèrent de prolétariat allemand au désir de domination de la classe possédante, rappelons-nous qu'ils l'ont justifié et accompli en répandant les menaces et les provocations de la tourbe capitaliste de l'Entente.

L'occasion était belle, qui se présentait à eux, de se servir du prétexte de l'application intégrale d'un soi-disant Traité de Paix, l'intervention armée était réclamée sur tous les tons et le crime allait être consommé.

Mais pas plus que les socialistes, Noske, Ebert, Schöndemann et autres, ne répandaient aux aspirations d'un peuple sacrifié à la mort ; les Kapp, Luttwitz, sont incapables de résoudre les

problèmes économiques dont souffrent toutes les nations, la nôtre en particulier.

Aussi bien, les ouvriers allemands le font-ils voir en dépassant sensiblement les désirs gouvernementaux, qu'ils soient impérialistes ou socialistes.

La raison est suffisante qui les incite à un peu plus de révolte. N'ont-ils pas vécu d'une part sous la botte des « unkers » et sous l'autoritarisme des politiciens « roses » ?

Une seule question se pose pour nous : A savoir s'ils sauront se passer de malices quels qu'ils soient ?

Espérons-le ardemment.

Et que ce soit pour nous un stimulant.

Car cela ne peut que nous confondre dans notre désir de liberté et d'émancipation intégrale.

Pour que nous n'ayons pas demain à souffrir des mêmes erreurs, tendons à réveiller les énergies, à propager toujours plus vigoureusement notre philosophie, à nous imprégner davantage du rôle éducatif qui nous incombe et à entraîner avec nous tout ce qu'il y a encore de sain dans la pensée ouvrière.

Seulement alors nous pourrions ne plus craindre de tomber dans un traquenard tendu à la fois par des gouvernants et par ceux qui aspirent à la devenir.

VEBER.

Le mouvement ouvrier

La voilà la contre-révolution. Elle est venue brutalement, comme elle était prévue d'ailleurs.

Les socialistes, pas changez pas pour celle d'un prophète, mais je ne crois pas et ne crains pas de le dire, que la durée du gouvernement actuel peut se compter, sans hésiter, par quelques jours, quelques semaines au plus. On m'accusera d'être trop optimiste. Peut être, mais qui vivra verra.

Pour le moment, parcourons rapidement les événements qui nous intéressent. Les faits critiques de son mouvement prolétarien et soutenons-nous de sa première révolution de 1918.

Le marxisme et le socialisme d'état n'ont trouvé dans aucun pays du monde entier un accueil aussi chaleureux et des disciples aussi nombreux qu'en Allemagne. Ses orateurs, ses érudits, ses milliers de militants, ses syndicats, tout en représentant une organisation qui se trouvait en dehors du parlementarisme, marchait derrière la Social-démocratie avec ses deux millions et demi d'adhérents. Ses orateurs, ses érudits, ses milliers de militants, ses syndicats, tout en représentant une organisation qui se trouvait en dehors du parlementarisme, marchait derrière la Social-démocratie avec ses deux millions et demi d'adhérents.

Nier par là son effort méthodique pour l'éducation du peuple, ses journaux, ses revues, ses conférences périodiques, ses universités, serait une naïveté. Mais cet effort éducatif, profond, et, n'était pas véritablement socialiste et révolutionnaire.

Nous avons dit plus haut que l'effort éducatif qui pouvait sembler profond au premier abord et capable même d'opérer une transformation sociale sans violence, n'était pas, en réalité, d'une grande portée. On oublie de tenir compte des équivoques manifestes qu'il comportait. Bien qu'il fût signalé par la grande voix de Tcherchessoff, de Nietzsche, de Kropotkine, de Domela, Nieuwenhuis et autres. L'antimilitarisme, par exemple, était pour la Social-démocratie et pour ses éducateurs qu'un moyen électoral et rien d'autre. Aucun d'eux, sauf Rosa Luxemburg et quelques autres, ne désavouait la défense nationale capitaliste, il en était de même sur le terrain socialiste : la transformation sociale, l'expropriation des propriétés privées, ont été interprétées d'une manière non moins équivoque. Le revisionnisme de Bernstein et autre Kautsky (soi-disant révolutionnaires), a fleuri en Allemagne aussi joyeusement que fleurissait en France le jardin de Bérénice de Barrès.

Là-bas, il y avait trop de méthode, et soi pas assez. On croyait aux hommes, on a donné des idées au peuple, on n'a formé ni son caractère, ni sa faculté de raisonnement. Là, je parle de la majorité des prolétaires allemands, ils étaient instruits, mais non éduqués. Le peuple était bon et sentimental, mais sa bonté manquait d'universalité, elle était localisée et limitée. Il était fraternel et accueillant, beaucoup plus par raison que par sentiment. Ce n'était pas sa faute, mais la faute de ses idoles. Combien méprisables, qui ont développé trop le cerveau, mais pas assez le cœur.

Les anarchistes et les syndicalistes révolutionnaires formaient un noyau très vivant, agissant, donnant une autre orientation d'individualités fortes et de lutteurs courageux. Je ne ferai pas l'apologie de leur conduite pendant la guerre. Ils furent méconnus ou plutôt inconnus pour des raisons non avouées de la presse même socialiste de l'Entente. On n'en parla pas beaucoup, même pas du tout pendant la guerre. On en vint à oublier les Landauer, les Kater, les Rockers, et j'en oublie (excusez-moi, mais chers camarades allemands), qui ont pourtant courageusement lutté et même ont souffert pour leurs

convictions. Nous nous arrêtons là car d'ici peu, nous pourrions donner aux lecteurs un tableau détaillé de notre mouvement là-bas pendant la guerre, et depuis la révolution de 1918.

Quand ces lignes paraîtront, la situation peut-être changée ; car la transformation sociale profonde que nous attendons impatientement depuis si longtemps, est un fait en voie de réalisation. Patientons, ayons confiance dans ce peuple aux gestes lents, glorieux par un siècle d'éducation prussienne, mais d'un cœur cordial et d'une moralité robuste.

En avant, les frères de là-bas !

TCHERKOW.

Le mouvement anarchiste

Le mouvement anarchiste n'a eu, en Allemagne, avant la guerre, que peu d'importance. En face de la formidable prépondérance de la social-démocratie, c'est-à-dire du réformisme ou socialisme jaune. Ses partisans étaient, quoique animés d'un bel esprit de révolte, trop peu nombreux pour pouvoir exercer une influence quelconque. Au cours de la guerre et pendant la révolution qui lui a suivi, il a perdu quelques-uns de ses meneurs importants, comme Gustave Landauer, lâchement assassiné par la soldatesque contre-révolutionnaire lors des événements sanglants de Munich, et Erich Mühsam, condamné à de longues années de forteresse, à la suite des mêmes événements. D'autres sont morts pendant la guerre, fauchés par la grande saignée, ou tombés à l'arrière, victimes de la misère et de son cortège de maladies.

Néanmoins, malgré ces pertes douloureuses, le mouvement anarchiste tend à renaitre dans ce pays, malgré toutes les entraves que le gouvernement lui oppose. Déjà, de nombreux groupes se sont formés dans plusieurs villes, notamment à Berlin, Dortmund, Hambourg, Dresde, Hambourg, Brême, Gelsenkirchen, dans la Hanovre, etc. qui se réunissent régulièrement en organisant des causeries-conférences ou, en dehors des questions doctrinaires, on étudie, à la lumière de la conception anarchique, les événements qui se déroulent à l'heure actuelle dans l'Europe en voie d'enfantement d'une société nouvelle.

Dans le mouvement existant actuellement en Allemagne, la tendance communiste domine. Elle possède les deux organes : *Der freie Arbeiter* et *Der Syndikalist*, dont l'un est à comparer à notre *Libertaire* et l'autre à la *Vie Ouvrière*. Il y a quelque temps, les anarchistes individualistes essayaient de faire paraître un organe de leur tendance : *Der individualistische Anarchist*, mais il a dû cesser sa publication.

Pour lutter contre la vie chère, nos camarades allemands ont essayé de déclencher une grève des locataires, mais le mouvement n'a pas réussi. L'idée sera reprise dès que la situation paraîtra plus favorable. Ils proposent également le refus de payer des impôts et contributions. Mais le gouvernement prend des mesures en édictant une loi obligeant l'employeur à déduire le montant des contributions du salaire de l'ouvrier et de le verser directement à l'Etat. Il a fallu des « socialistes » au pouvoir pour trouver et pour tenter l'application d'un pareil système.

Quant à la répression gouvernementale, elle ne reste pas inactive. Le 3 février dernier on a arrêté, à cause de leur propagande pour notre idéal, nos amis Fritz Kater et Rudolf Rocker.

C'est beau, le socialisme de gouvernement ! Nos correspondants sont priés d'écrire très lisiblement. Nous perdons un temps précieux à déchiffrer des épîtres le plus souvent illisibles. Que les copains en fassent compte.

Amnistie ! Amnistie !

Qu'il est long à venir leur geste de libération ! Que leur haine est tenace et quels ressentiments ils ont contre le peuple qui lutte, et contre ses apôtres de justice et de liberté.

Vraiment on a peine à croire que cela est possible que des hommes soient enfermés si longtemps pour une pensée, pour un geste partant du cœur, de la conscience, pour une parole, un écrit dont la force est donnée par un idéal de fraternité, d'humanité, ou du ressentiment causé par les crimes sans nombre dont les coupables eux-mêmes seraient honteux, si leur conscience particulière de dirigeants n'était atrophiée et sèche à toute sensibilité, vide de toute grandeur.

Qu'ont-ils fait ? Quel est leur crime à tous ces emprisonnés, à tous ces exilés qu'on leur refuse le geste qui les rendrait à la vie, à la liberté, à leur famille.

Enfin, ce n'est pas vrai, ce n'est ni un crime, ni une monstruosité le fait d'avoir un cœur ardent, d'aimer les hommes, qu'ils soient d'Allemagne ou de France, de souffrir de la souffrance des autres, et de considérer comme un devoir ce qui pourrait soulager les peuples.

Raison d'Etat, raison capitaliste, cœur de jouisseur, de tyran. Mais cela n'a qu'un temps, cela a des limites, limites bien proches quelquefois, l'arbitraire, l'autorité ne peuvent durer éternellement, et le populaire moins nerveux, moins soulé, peut entrevoir quelque jour la lumière.

Allons, là-haut, les deux, vous êtes fils des bandits de 89, et vous aimez les citer dans vos écoles, vos discours. C'étaient des hommes, ceux-là, qui ne reculeront devant rien pour faire triompher leur idéal de fraternité. Par leur force, par leur volonté, vous êtes les maîtres maintenant ; on vous écoute, et vous la modélez bien à votre guise, cette pâte molle qu'est votre peuple.

Ne croyez-vous pas que vous allez exagérer ? que sa souffrance a des limites ? et que, peut-être, à force de fouailler son corps, vous allez trouver ce que vous semblez chercher.

Et puis, ils sont fils naturels, eux, de vos pères révolutionnaires, les Cottin, Marty, Barès, les Lesoin, les marins de la mer Noire, les marins de 1917 et tous les autres, les déserteurs, les insomnis, tous ceux dont le sang est chaud et qui vibrent à l'amour.

C'est la force consciente d'un peuple que ces hommes, les mercantis pour qui vous n'avez que douceurs, n'en sont que la pourriture.

Allez-y, allez, jetez du lest, tout le lest que vous avez.

Demain, regardez les yeux ardents, pensez aux vœux pleins de foi, d'espérance, de mysticisme ; demain, ce peuple que vous flagellez en vous jouant, sera l'artisan de la justice supérieure, humaine, contre laquelle nous ne pouvons aller impunément, et alors, à son tour, notre cœur pourra n'être que de pierre.

F. LARAPIDIE.

20 CENTIMES

Quatre sous. Tel sera maintenant le prix du LIBERTAIRE. Ainsi en a décidé le GROUPE DES AMIS DU LIBERTAIRE, à sa réunion de dimanche dernier.

Des différents moyens envisagés, nous n'avons retenu que celui-là, espérant que les camarades ne rechigneront pas à payer un peu de plus leur journal de propagande. Ce n'est de plus, au prix où est toute chose, ce n'est pas énorme ne pourra guère grever davantage le budget de nos amis.

Donc, à partir de ce numéro, le prix du journal sera de 20 CENTIMES et le montant de l'abonnement porté à 10 fr. pour un an, 5 fr. pour six mois, pour la France ; 12 fr. pour un an et 6 fr. pour six mois pour l'étranger.

LES MEETINGS

Le Comité de Défense des Marins avait organisé samedi, rue Grange-aux-Belles, un meeting en faveur de l'amnistie, des Marins de la Mer Noire, et de la paix avec la Russie.

Nous avons pu nous rendre compte, une fois de plus, combien la classe ouvrière est indignée des procédés ignobles ou criminels qu'emploient les gouvernements, pour le maintien à la hauteur de la tâche exigée par les capitalistes.

Et, à chaque instant, on sentait sourdre des colères, se développer des énergies. Suivant évidemment la parole de l'orateur, chaque assistant reflétait, non plus un désespoir, mais une volonté impatiente d'œuvrer enfin à l'acte de rénovation que sera la Révolution.

H. Barbusse, trop loin pour être à cette réunion, nous dit, dans une lettre, la nécessité de l'action énergique, et apporte l'appui de L. A. C. et de *Le Clair*. Coen démontre que tous les traités sont des chiffons de papier pour les gouvernements, lorsque cela leur est nécessaire. Il indigna la salle en indiquant que les propositions faites par la France, ratifiées et signées à la convention de la Haye, avaient été violées par la France elle-même. Roussel, sur les bagnes ; Strola réclamant à la classe ouvrière de l'énergie ; Rappoport, contre la paix des riches, des bourgeois, mais pour la patrie harmonieuse des peuples libres ; Carré, réclamant la liberté pour ses frères, les marins, qui souffrent du plus beau des gâtes que devrait faire un soldat : refuser de tuer et Pichot et Lacosta, tous ont pu voir les frémissements de cette salle archibondée et en sentir les volutes.

Pas d'ordre du jour, il n'était pas nécessaire. Les résolutions sont gravées dans les cœurs et on y repensera bientôt, messieurs les bourgeois.

PROPOS D'UN PAYSAN

Syndicalisme agraire

Nous eûmes il y a un mois environ la grève des vignerons du Médoc.

Les vignerons du Médoc sont des paysans sans terre, des paysans qui travaillent la terre des châteaux aux clos renommés. Le principal centre de l'agitation était Margaux. Le château Margaux est le deuxième cru du Médoc, le château Lafite étant le premier.

Les revendications de ces paysans : journaliers, gens à gages, prix faibles n'étaient certes pas excessives, un simple relèvement de salaires, la bouteille de vin quotidienne, rien de menaçant en somme pour la sécurité des propriétaires riches. Un seul point d'intérêt : les viticulteurs sont syndiqués, ils commencent la valeur de la grève, s'ils s'engagent dans cette voie, l'avenir est à eux.

Aujourd'hui nous sommes en présence d'un mouvement de plus d'envergure dans le Bas-Adour, département des Landes. Le centre de l'agitation qui rayonne sur une trentaine de communes est Dax. Ce ne sont plus des journaliers qui sont en grève mais des métayers et ces métayers revendiquent des conditions meilleures de partage, car les propriétaires vous vous en doutez bien un peu camarades, sont des partages et des pires.

Le colonnage ou métayage vieille forme d'exploitation en usage en beaucoup d'endroits — et cela de temps immémorial — comporte le partage à moitié fruits, moitié des céréales, du vin, du croît du bétail après avoir mis de côté les semences, les abonnements pour le charbon, le vétérinaire payables en nature. Donner la moitié des récoltes à l'oisif c'est déjà beaucoup trop, mais il y a encore plus mal. Il y a les vieilles redevances féodales, survivances du bon vieux temps. Ainsi pour la contrée qui nous occupe je vais en énumérer quelques-unes ; ce sera édifiant :

Dans la semaine de Noël — fêtu caudeau — le métayer apporte à son maître un demi-cochon, deux oies grasses, deux paires de poulets, deux paires de chapons, deux douzaines d'œufs, etc., un balai. Le maître, en outre, a droit à faire exécuter à son métayer *gratis pro deo*, des travaux de réparation, les corvées d'arriol — on cite un propriétaire qui exigeait de ses métayers 90 jours de prestation.

Un esprit nouveau souffle parmi les paysans landais. Déjà ceux du Marais et du Born avaient il y a une dizaine d'années devancé leurs camarades du Bas-Adour. Là c'était la forêt immense, les pinadas pissant la résine source d'énormes richesses pour les grands propriétaires fonciers mais permettant à peine aux ouvriers de manger le pain de seigle et la bouillie de maïs la *cruchade* analogue à la *polenta* italienne. Le syndicalisme paysan changea cet état de choses. Une fois groupés les paysans exigèrent au lieu du quart, la moitié de la résine et comme les patrons faisaient la sourde oreille, ils usèrent de l'action directe alors en honneur dans les milieux confédérés, ils mirent les pieds dans le plat et ma foi la vaisselle fut un peu détrempée.

Ne croyez pas, camarades, que je parle allégoriquement. La vaisselle, c'est les pots en terre qui, placés au bas des arbres, en dessous des incisions, reçoivent la résine qui coule. Ces pots furent brisés par les grévistes. Des syndicats furent poursuivis, conduits à Mont-de-Marsan, menottes aux mains, mais le sabotage de la vaisselle donna la victoire aux résiniers les propriétaires durent accepter leurs conditions.

A leur tour les métayers du Bas Adour semblent vouloir agir avec énergie. Le maïs est menacé de réquisition, le prix de la réquisition est de 75 francs l'hectolitre, tandis que, vendu librement, le maïs atteint cent francs. En bon patriote, MM. les propriétaires expédiaient le leur à ce prix, ne laissant à la réquisition que celui des métayers.

Mais ceux-ci veillaient au grain, ils empêchèrent dans les diverses gares la départ des wagons de maïs. Le vendredi 20 février, des grandes manifestations eurent lieu à Saint-Vincent-de-Tyrosse, à Saint-Germain-de-Marenne, à Rivière, à Mées, à Saubrigues. Un étendard sur lequel avait été dessiné la « Bête aux jambons », symbole des redevances abhorrées, ralliait les troupes syndicalistes.

Les bourgeois ruraux prirent peur. Ils firent marcher les huissiers pour donner congé aux métayers syndiqués. Un appel le gouvernement envoya des soldats comme dans les grèves industrielles. Les fantassins du 18^e et du 49^e et les cavaliers du 10^e hussards arrivèrent sur les lieux.

Il m'est certainement impossible de dire ce qui résultera de cet important mouvement agraire. J'en augure cependant que le vieux sang des Bagaudes et des Jacques doit encore dans les veines paysannes. Ce mouvement vient après

La tyrannie des habitudes

L'instinct se distingue de l'intelligence en ce qu'il est incapable de progrès.

Il est des instincts très complexes, tel celui des oiseaux dans la construction de leur nid. Malgré l'ingéniosité déployée par ces animaux, il est permis de penser que l'intelligence n'a que peu de part dans leurs actes; ces actes se reproduisant sans changement de génération en génération.

Chez l'homme, le nombre des instincts est très grand. Beaucoup de nos actes ont commencé par être des actes intellectuels; ils deviennent instinctifs par la répétition. L'enfant qui apprend le piano commence à faire de grands efforts pour lire les notes, frapper les touches; à la fin la lecture de la musique, le mécanisme, se systématisent et le pianiste joue sans même y penser.

Même processus pour l'adolescent qui apprend un métier; la façon de tenir un marteau, une planche, une scie, la série des mouvements à faire sont au début, pour se mettre au point, on a fait de grands efforts de mémoire et d'intelligence; à la longue l'intellectuel devient une manière d'automate, il fait son travail: leçon, diagnostic, calcul, etc., sans presque y penser.

L'instinctivité présente de grands avantages. Par elle la somme de travail est diminuée dans de très grandes proportions. La supériorité d'un homme qui a, comme on dit, « la pratique » sur un débutant, tient précisément à l'organisation déjà ancienne des acquisitions; organisation qui permet d'accomplir à coup sûr la tâche demandée.

Mais, d'autre part, ces efforts crébraux redoublés parce qu'ils sont pénibles, sont précisément la vie de l'esprit et par suite de l'individu tout entier. L'homme qui cesse d'apprendre et s'en tient aux acquisitions de l'enfance et de la jeunesse devient vite un ankylosé de l'esprit, homme de routine figé pour le reste de son existence.

De même que les muscles s'entretiennent par l'exercice, l'esprit pour rester en forme a besoin de travail constant. Malheureusement les préjugés sociaux tendent à maintenir les hommes dans la sphère instinctive, contrecarrant l'effort intellectuel continu. Toute notre vie est réglée d'avance par la société, de telle manière que l'on répète sans y penser ce qu'on fait nos parents et grand-parents, croyant les actes aussi naturels que de manger ou de respirer.

C'est un préjugé par exemple de croire qu'il y a un âge passé lequel on ne peut plus apprendre. Je suis ignorant, entend-on dire à tout instant; ce n'est pas ma faute; mes parents ne m'ont pas fait instruire. C'est un malheur évidemment de ne pas être allé à l'école un temps suffisamment long; mais le malheur n'est pas irréparable. Ce qui n'est pas fait durant l'enfance peut se faire à l'âge adulte, voire dans la vieillesse. Peut-être la mémoire est-elle un peu moins bonne et ce n'est pas certain, car la mémoire revient très vite quand on se remet au travail. En revanche, le jugement est bien supérieur; il ne faut pas oublier que les enfants apprennent la plupart du temps sans comprendre.

Ce qui est vrai du travail intellectuel, l'est aussi du travail manuel. Combien de gens se croient voués pour leur vie aux besognes inférieures parce que leurs parents ont négligé de leur faire apprendre un métier. Un individu vraiment énergique doit savoir se suffire à lui-même; ce que les autres n'ont pas fait pour lui, il le fait. Malheureusement les habitudes sociales se mettent à la travers de l'énergie individuelle; les patrons ne veulent pas de l'apprenti de trente ans dont les adolescents feraient des gorges chaudes.

Par la force des choses, la guerre faisant des mutilés par millions force a été d'apprendre un nouveau métier à ceux qui ne pouvaient plus faire l'ancien. Il a fallu l'horrible cataclysme pour secouer l'humanité de ses routines. L'irrégularité absolue de l'existence est mauvaise; mais la régularité trop grande est mauvaise également. Dans les convents où non seulement le jour, mais la minute a son emploi fixé, une fois pour toutes, les individus deviennent de véritables machines. Ceux qui quittent la vie religieuse sont pour un temps effrayés par la vie et incapables de s'y adapter.

Dans la vie, l'automatisme pour être moins complet est encore très grand. On se lève à la même heure; on se couche à la même heure; on mange à la même heure.

Il est des petits fonctionnaires qui, pour rien au monde, ne retarderaient ou n'avanceraient de cinq minutes leurs repas; qu'espérer de tels hommes? Proposez-leur de les emmener le soir même, au théâtre ou dans une réunion. Vous les entendrez se récrier. Comment ils iraient comme cela, tout de suite... il fallait les prévenir à l'avance; les laisser réfléchir; on ne peut se décider ainsi au pied levé. Si au lieu de la réunion on avait proposé un voyage, les mêmes

gens vous auraient cru fou. Pour se décider à un voyage il faut des mois.

Dans la classe ouvrière, cette fossilisation de l'individu est moins complète; néanmoins les routines pesent encore sur elle d'un poids bien lourd. C'est une des causes pour lesquelles la révolution ne se fait pas.

Doctoresse PELLETIER.

Préservez-nous de nos amis!

Paris, 27 février. — « L'ordre de grève générale n'a pas été lancé la nuit dernière, comme on s'y était attendu. En réalité, comme on le sait, la Fédération nationale des Cheminots n'est, au fond, pas favorable à une initiative qui a été dirigée contre elle également par les éléments révolutionnaires. »

« Tirailée en sens divers, elle ne cesse, depuis vingt-quatre heures, de tergiverser. Au contraire, l'attitude du gouvernement est parfaitement nette et très énergique. »

« Quel est donc le minoritaire, le bolcheviste, le sale anarchiste qui dévoie ces choses? C'est le correspondant du très conservateur, du bourgeoisissime Journal de Genève, Euegistes. »

« Pour carier les plaisirs, Havas, mine d'or, nous ouvre ses filets. »

Paris, 25 février. — « D'autre part, on annonce que M. Bidegaray, secrétaire général de la Fédération des Cheminots, a refusé mercredi matin de lancer l'ordre de grève. »

Paris, 23 février. — « D'autre part, la Fédération nationale des Cheminots annonce que M. Bidegaray, secrétaire général de l'organisation des Cheminots, est allé depuis mercredi, gravement malade d'une congestion pulmonaire. »

« Mercredi fatal, on le voit! Curieuse coïncidence, fortuite assurément. Bidegaray est déployé le drapeau rouge, s'il n'avait pas dû garder son bidet entre les draps blancs, blancs comme le drapeau des capitulards Chauve et Couvain. »

Mais vous avez eu, venant de cheminots, une commission d'arbitrage. Cette belle commission a été présidée par M. Tisserand. Qui est-ce? N'est-ce pas l'âme damnée, le Mandel à tout faire de ce Briand qui, en 1910... Il nous en souvient, mes frères! Choix délectable.

Paris, 2 mars (Havas). — « M. Millerand a déclaré ce matin aux journalistes que tout le monde doit se féliciter des résultats obtenus dans la grève des cheminots. »

« C'est complet. Tout le monde, Millerand, Compagnies, bourgeois, castes en tous genres. Les grévistes ne troubleront pas un concert si touchant. Il y a bien un article de l'accord, si harmonieusement établi, qui dit : »

« Les jours de grève ne seront pas payés. »

Je sais que certaines catégories de cheminots, qui firent grève quinze jours, à cet énoncé, froncent le sourcil et regardent la terre. Ce sont de mauvais Français. Comment! lorsque Millerand lui-même déclare que « tout le monde doit se féliciter des résultats », il est en train de nous proposer à la paye absente, aux dettes chez les fournisseurs, aux semelles qui prennent l'eau (bah! une bronchite ou une congestion... de grévistes, hein, hein!), à l'estomac contracté, aux mois de gêne qu'il faudra passer pour éteindre les dettes de la grève! Millerand, le bon Baron von Millerand pour établir les conseils de guerre et li déferer ces défaitistes? »

En attendant, réjouissons-nous, puisque nos permanents demandent et obtiennent depuis l'Union sacrée l'arbitrage à tout de bras, Millerand, qui se « félicite... », entend les combats et nous combat en insistant l'arbitrage obligatoire, extrêmement dit l'abolition en fait du droit de grève.

Refrain : « Tout le monde doit se féliciter des résultats obtenus dans la grève des cheminots. »

Je propose une variante : « A tout le monde, mais plus particulièrement les cheminots, le clerc ouvrier surtout, doit se féliciter des résultats obtenus, etc. »

S. CASTEU.

Le camarade Casteu, voulant rassembler les éléments d'une brochure de propagande contre l'institution des « permanents » ouvriers, prie tous les camarades de ce sujet intéressant. Ne lui envoyer tous les documents, articles, lettres, informations, renseignements, etc., qui démontreraient la nouveauté du fonctionnement ouvrier, en France et ailleurs.

Il ne sera fait état que des écrits dont la source et la date seront bien indiquées.

Adresser à S. Casteu, à (Grillon Oise). Merci d'avance pour la propagande!

COMITE DE DEFENSE SOCIALE

MEETING

pour l'Amnistie générale, la Paix de la Russie, l'abolition des Lois scélérates et la suppression des Conseils de guerre.

MERCREDI 24 MARS, à 20 h. 30

Maison des Syndicats, 18, rue Cambroune

Orateurs : SIROLE, des Cheminots; CANE, des Marins; RAPPOPORT, du P.S.; LE MEILLOR, du Comité de Défense.

Entrée gratuite

BELLE INITIATIVE

Romans, le 7 mars 1920.

« Camarade Content, »

« Je te prie de faire part à nos camarades lecteurs du Libérateur de l'idée que j'ai mise en réalisation avec le concours de quelques camarades syndicalistes et socialistes Romains et Pélagos. »

« Nous avons projeté de recevoir des enfants d'Australie et de les hospitaliser dans des familles de travailleurs Romains, en attendant que leurs malheureux parents puissent se libérer de l'oppression capitaliste qui les affame, dans un but facile à deviner. Nous n'avons pas encore reçu l'autorisation nécessaire pour réaliser notre projet; le gouvernement de Millerand, moins tolérant que celui de Nitti, aurait-il l'intention de nous empêcher d'accomplir un acte qui pourrait sauver la vie à de pauvres enfants mourant de faim? »

« Grâce à la solidarité de nos camarades travailleurs, nous avons quelques milliers de francs pour notre œuvre. Sur la proposition de camarades, j'ai écrit au camarade secrétaire de la Bourse du Travail de Ravenne, ville italienne, qui hospitalise de nombreux enfants de Vienne. A la Bourse du Travail on a organisé des dortoirs, salle d'étude, réfectoire, etc. Je propose aux camarades de Ravenne de coopérer à leur bonne action et de mettre à leur disposition, s'il nous est impossible d'imiter leur geste fraternel, l'argent que nous avons recueilli ici. »

« Quand donc, les travailleurs de ce pays, las de supporter les volontés despotiques de quelques individus, qui ne vivent que pour faire le mal, donneront-ils le coup de balai tant attendu. »

Ch. ROMEAS,

Secrétaire de l'Œuvre de secours aux enfants Vinnos.

ANNIVERSAIRE DE CIRCONSTANCE

Il y aura bientôt un demi-siècle, 49 ans exactement, Paris à cette même époque, le 13 mars 1871, après avoir connu les rigueurs d'un siège et les aires de la famine, descendait bravement le belvédère de la Bastille contre les responsables de ses maux, les gouvernants incapables de l'époque, les Thiers, les Trochu, les Favre et consort.

On connaît la féroce répression qui s'ensuivit, le massacre de 35.000 Parisiens, l'effacement de la Commune.

A cinquante ans de distance, la situation se représente la même.

Même chaos résultant de la guerre. Même incapacité gouvernementale à trouver de justes solutions. Seuls les hommes, les révolutionnaires, semblent bouder à l'œuvre de rénovation sociale qui les attend.

Admirons donc sans réserves le bel exemple de révolte de nos ancêtres les COMMUNARDS, parmi lesquels étaient les Louise Michel, les Ferré, les Vallés, et tant d'autres braves, et soulevons que bientôt nous soyons à même de prendre leur revanche et de marcher sur leurs traces glorieuses.

LE LIBERTAIRE.

Echos et Glanes

PAS PRESSES

Tout vient à point à qui sait attendre! Tel est, semble-t-il, l'avis des Trade Unions qui, réunies à Londres en Congrès afin de décider si elles auraient recours ou non à la grève générale pour contraindre le gouvernement à nationaliser les mines, se sont prononcées à une forte majorité (3 millions 782.000 pour contre 1.015.000) en faveur d'une propagande politique.

Nos camarades d'Outre-Manche (ou plutôt leurs permanents : la plate est universelle) ont à l'action ou même contre l'action avec un fléau tout britannique. Ils repoussent l'action directe, la grève générale pour agir. L'action politique elle-même semble les effrayer puisqu'ils la baptisent propagande politique.

Allons! avant dire qu'ils formulent des revendications dans l'espoir de les voir aboutir, que faisons-nous. On comprend que le Daily Mail se réjouisse en constatant que la décision des Trade Unions n'est pas exactement celle qui marquera dans l'histoire du Socialisme britannique. Reste à savoir si les historiens futurs enregistreront le fait à l'honneur du Socialisme.

TOUT ARRIVE...

Avec une précision rigoureuse et saisissante, M. de La Palisse, ressuscité sous les espèces de M. Perrot, offre à la méditation des militants ouvriers qui lisent l'Atelier et qui s'agitent sur le salaire?

Pas d'hésitation possible pour le secrétaire de l'Union des Syndicats de la Seine. Payons l'impôt! Après tant d'autres, c'est à une nouvelle forme de l'action confédérale.

« Vous devez 100 francs à l'Etat. Avec l'impôt direct, c'est 100 francs net que vous débourserez. »

« Vous ne voulez pas? »

« Alors l'Etat met une taxe sur le pain, le sel, les spectacles, etc. »

« Chaque intermédiaire majeur se prie à proportion et il ajoute le montant d'un profit personnel, comme toujours. »

« Finalement, pour verser 100 francs dans les caisses de l'Etat, nous en déboursés 400. »

« Oh est votre avantage? »

« C'est simple, comme l'on voit. Tout le monde comprendra. Ce canecan suffisait amplement et Perrot-La Palisse aurait pu se dispenser de broder là-dessus durant deux colonnes et demie. »

Payez l'impôt! Les manitous syndicalistes l'ordonnent. Car l'impôt, pour une partie, alimente les fonds secrets. Et les fonds secrets, qui sait? alimentent peut-être... le Ratel.

ART ET CABOTINAGE

Le Comité intersyndical parisien du Spectacle avait été bien inspiré en s'élevant contre une pièce où les aspirations patriotiques étaient colonisées et l'idéal social des travailleurs travesti tendancieusement, pièce qui doit mettre à la scène le Théâtre de l'Œuvre.

Nous disons bien plus haut : étaient, et non pas sont colonisées, car tout s'arrange ici-bas. Ce que les comédiens syndiqués avaient de prime abord considéré comme une colonie des travailleurs, est devenu sans doute une apologie de ce même idéal! C'est à croire que les comédiens ont pris pour leur compte les décisions les plus énergiques au cas où l'auteur persisterait dans ses intentions, nos comédiens syndiqués se sont inclinés purement et simplement, sans que l'auteur ait changé un seul mot de sa pièce. Encore des illusions qui s'envolent! Nous aurions cru que les comédiens venus au syndicalisme comprendraient la tâche immense d'éducation populaire qui leur incombe; nous qui pensions que par un effort persévérant et une volonté consciencieuse, ils arriveraient progressivement à faire admettre de la scène les idées qui leur inspirent, les spectacles porteraient, au lieu de la dégradation, les réperitoires morales, gracieuses ou ridicules qui la discréditent!

Erreur! La qualité de syndiqué ne suffit pas encore à faire d'un cabotin un Artiste...

QUI NE TRAVAILLERA PAS?

L'augmentation du prix du pain n'est que la préface de la famine qui s'annonce inéluctable comme résultant au géométrique économique actuel. L'hymne à la production ne suffira pas à emplir les ventres, tant que subsisteront la production inutile ou nuisible, le parasitisme et l'oisiveté.

Le Figaro lui-même voudrait nous faire croire qu'il partage ce point de vue quand il écrit : « Le citoyen-député plus de quand il se les peuples mangent mieux ou moins cher, mais s'ils mangent? Bientôt, en effet, nul ne sera plus nourri à sa faim si tous ne travaillent à leur force... »

Seulement, quand Figaro dit les « peuples », il entend que les bourgeois et les aristocrates n'entrent pas dans cette catégorie. Il espère que ces aristocrates et bourgeois mangeront, eux, en y mettant le prix, si besoin est. De même, quand il affirme que, pour être certains de manger, tous doivent travailler à leur force, ce « tous » ne renferme que ceux qui ont pour habitude de travailler.

Eh bien! Figaro, les temps sont proches où il n'y aura pas à manger pour tout le monde. Ceux qui travaillent gagnent leur pain. Il y en aura bientôt si peu qu'ils ne consentiront pas à gagner celui des autres. Avec donc, à ces autres, les lecteurs, à Figaro, qu'avant longtemps, pour manger, il faudra travailler.

EXCELLENTE RAISON

Depuis qu'il est entré au Parti, pour décrocher la timbale qui manquait à son ambition, le citoyen-député Paul-Boncour n'a jure plus que par le Socialisme. Et quand il arrive à cet écrivain socialiste d'écrire par hasard dans un journal socialiste, on peut être assuré que de sa plume ne s'échappent que des vérités conformes au Socialisme le plus orthodoxe.

Ainsi, pour M. Paul-Boncour, plus que jamais, la Défense Nationale est socialiste. Le parti de l'Empire impérialiste et capitaliste contenait en germe la menace de nouvelles bouheries? La Défense Nationale s'oppose. Guesde n'enseignait-il pas toujours que la guerre est de l'essence même du capitalisme et ne fut-il pas, malgré cela, sans indulgence contre certain antimilitarisme qui prend l'effet pour la cause et prétend détourner le pays avant de la socialiser. »

Comprenez qui pourra ce langage politico-bellio-social-patriotique. Il sera un suffisant prétexte, lors de la « prochaine », pour permettre :

« Aux députés socialistes d'accepter et de voter la cause et d'envoyer les autres consoler l'effroi. »

« Aux députés socialistes de pratiquer la Défense Nationale en qualité d'officier (4 galons) d'Etat-Major. »

Ceci pour ne pas faire mentir l'histoire qui est un éternel recommencement, et la tradition « éprouvée et glorieuse » du Socialisme.

Le Dumoulin d'hier

Dumoulin, qui presque jusqu'aux derniers jours de la guerre fut avec nous, comme il l'était auparavant, le Dumoulin que nous considérons comme un des nôtres, comme un libérateur convaincu, plus que le changement d'attitude d'un Merheim, nous déconcerta.

Aussi, nos camarades liront avec un grand intérêt, nous en sommes persuadés, la lettre que Dumoulin adressa, au cours de la guerre, à un militant, lettre qui sera la plus belle gifle appliquée sur sa face de... parjure et la plus formelle condamnation de son attitude présente.

Mon cher Lucille,

Il y a un bon moment, que le copain Parfait m'avait demandé de t'écrire j'ai négligé de le faire pour la simple raison que le temps manque toujours, puis l'esprit mal disposé aux moindres efforts de la pensée.

C'est ta lettre du 13 avril qui me rappelle que je te dois au moins une petite lettre. Certes, elle ne sera pas bien longue, car il me faudrait des pages et du temps pour les écrire, pour satisfaire à ton désir en te donnant mes impressions.

Réflex! (soi une ligne illisible), là où nous a conduit une confiance aveugle en notre fameuse action verbale et outrancière; là où devait nous conduire notre vantardise révolutionnaire et insurrectionnelle, nous pensions qu'il suffirait de dire que l'on s'insurgait pour croire que l'insurrection était faite, et comme on a été incapable en toute chose, on a tout fichtu sur le dos de la « Social-Démocratie » d'outre-Rhin. Le « mérite » des révolutionnaires français, ont été de reconnaître simplement que nos masses populaires n'avaient pas été touchées.

Féminisme et Population

La Palisse nous le dirait : Le féminisme est né de l'asservissement de la femme : « Esclave aujourd'hui, demain libre reine... » chantait Paul Pallette. Nous n'en demandons pas tant... Egalité, messieurs, voilà notre drapier.

A première vue, il semblerait que la guerre ait donné le pas aux femmes en restreignant le nombre des hommes. N'en croyez rien pourtant. Pouget, voici vingt-cinq ans déjà, disait à Populo, dans son *Père Peinard* : « C'est pas le nombre qui fait la force. Tu peux le voir dans les blagues d'élections où, quoique le plus fort, l'es toujours roulé. » Et nous aussi, mes sœurs!

Au fond, c'est peut-être ce nombre qui fait justement notre faiblesse... Avez-vous lu les *Chasses au Lion* de Jules Gérard, le « tueur de lions »? Si le lion est le roi des animaux, la lionne est, paraît-il, la reine parmi les lions. Les mâles se tuent à qui l'aura, et l'époux est d'une douceur et d'une fidélité exemplaires envers l'épouse qui, elle, ne se pique pas de retour. Pourquoi? Parce que les lions sont bien plus mâles que les lions, beaucoup d'entre eux ne réussissent pas à la dentition.

Chez les humains, c'est tout autrement; les naissances féminines sont sensiblement plus nombreuses que les naissances masculines; la mortalité par maladie est plus grande chez l'homme. Et la guerre...

Ne m'en veuillez pas, âmes déçues, si là-dessus je vous rapporte une boutade lancée le 1^{er} août 14, par un ouvrier à sa compagne, qui lui faisait « la morale » : — Va, va, ne fais pas la mijaurée; elle sera chère la viande de mâle, après la guerre!

Aujourd'hui, l'homme fait prime. On se l'arrache, on se le dispute. On, c'est-à-dire les femmes. Jeune ou vieux, beau ou laid, bien portant ou malade, spirituel ou sot, bon ou méchant, qu'importe? C'est un homme. De par la monogamie, plus de millions de jeunes femmes doivent ignorer l'amour. Peut-être elles se mutilent, éteignant l'appel de la sève? Guère. Aussi le foyer est battu en brèche, le fameux foyer que les nationalistes et militaristes prétendaient protéger! Il régnait de l'insécurité parmi les femmes mariées. Plus d'une frémisse, jalouse par anticipation, quand elle voit approcher « son » homme, par une semillante jeune fille, une coquette jeune veuve. Elle a peur. Elle a le « le » perdue. Et lui, le cher cœur, pour qui se privait-il de... causer avec une femme charmante? Son épouse en titre ne sera-t-elle pas trop heureuse de lui pardonner?

La guerre a affirmé la domination sexuelle de l'homme.

Ah! pauvres féministes, vous êtes par trop illusionnistes; vous qui dites avec stupeur : « La guerre ne leur a donc rien appris? »

Si, si, pardon; la guerre leur a appris à hauser.

Ne haussiez pas les épaules, s'il vous plaît. Oyez plutôt l'anecdote suivante : Nous entrepreneurs, en 17, un jeune hussard, fils de contremaître, employé de bureau et camelot du Roy. Nous essayions de l'amener à quelque chose comme « conscience de classe ».

— Voyez, lui disions-nous, les patrons vous tiennent dans leurs mains. Déjà, votre métier n'en est plus un. Puis, vous voici remplacé par des femmes. Ce sera dur, au retour.

Ses yeux luisaient de haine :

— Ah oui! les femmes! Eh bien! si elles ne veulent pas quitter la place, on les démolira, voilà tout.

Comme on apprend à la guerre... Femmes! Vous devez compter avec la réalité : l'homme est devenu précieux par sa rareté, et il n'a jamais été si près de la brute.

D'où ces modes indécentes, ces danses effrénées, ces records de mariages hâlés : que de triomphantes épousées qui envieront demain le sort de leurs rivales d'hier pour s'être enchaînées sottement à un ivrogne, un syphilitique ou un brutal, ou le tout à la fois.

Qu'on le veuille ou non, il faut l'admettre comme un avenir prochain : la guerre, par le déséquilibre qu'elle a tant accentué entre le nombre des hommes et celui des femmes, a ruiné le « cher foyer », l'union monogame a préparé l'avènement de l'amour libre et par ricochet l'anarchie de la femme.

De la femme, au point de vue social, l'habitude et le goût de vivre seuls, sans maître, considérée comme un plus l'amour comme un plaisir, un superflu même et mettra au premier plan sa liberté.

Eugénie CASTEU.

UNE INIQUITE

Je connais deux jeunes filles dont le père est mort en leur laissant aucune fortune, mais leurs diplômes de docteur en médecine et une vieille maison à nourrir. Elles ont le malheur d'être Russes, et cela est un crime pour la conscience des maîtres de la France, du droit et de la civilisation, qui leur interdisent formellement d'exercer leur profession.

Le syndicat, ou les syndicats, de médecins français ont exigé, paraît-il, cette mesure. Tant il que ces gens-là, d'une culture supérieure, poussent la haine raciale et l'égoïsme criminel jusqu'à s'abaisser à des pratiques aussi honteuses. Le scélérat de France ne doit briller que pour eux, et ces jeunes filles orphelines devront mourir de faim si elles ne trouvent un pays plus hospitalier que celui-ci, où la prostitution déçue est un crime pour la conscience des maîtres de la France, du droit et de la civilisation, qui leur interdisent formellement d'exercer leur profession.

Pendant la guerre, longue, meurtrière, insensée, on les accueillait à bras ouverts, l'industrie de la mort leur assurait le travail quotidien et protégé, mais aujourd'hui, il faut supprimer leur concurrence qui gêne certains profiteurs sans scrupules. Et puis, les rendraient-ils parfois solidaires des soldats russes voués à tous les services et à toutes les souffrances, parce qu'ils ont refusé de combattre contre leurs frères patriotes, au profit des oligarches capitalistes?

Nous pourrions permettre de solliciter les protestations de tous les hommes de cœur, de tous ceux qui sont capables de stigmatiser ces sentiments de faux patriotisme, qui désolent l'humanité en condamnant à la misère des êtres faibles et sans défense.

E. SEGALAT.

COMITE D'ENTENTE DES JEUNESSES SYNDICALISTES DE LA SEINE

Participation aux frais : 0 fr. 50

Réponse à une saloperie

Dans un canard, qui n'est point déchaîné, et qui ne manque sans doute pas de nombreux fils à la patte, canard qui vit le jour la semaine dernière et auquel collabore toute la fine fleur de « syndicalisme de réalisation », dans une rubrique, intitulée : « épinions », un collaborateur anonyme prend à partie le « groupe libertaire » de Saint-Etienne au sujet de la réception qu'il ménagea, il vous en souvient, aux « camarades » Jouhaux et Merheim.

Chacun est libre d'apprécier à sa façon la conduite de ceux qui n'admettent plus que les renégats aient droit à la liberté de parole, et si le rôle du collaborateur de la feuille en question ne s'était borné qu'à critiquer la conduite de nos amis stéphanois nous n'y aurions même pas porté attention. Pour nous, en effet la manière dont on juge et apprécie nos actes, notre propagande...

Mais ce que nous ne voulons admettre, c'est qu'on dénature nos faits et gestes et qu'on les assimile à des besognes honteuses, de basse police. Cela nous ne le permettrons pas.

Nous pourrions faire fi des appréciations venant d'un pareil milieu; milieu auquel nous pourrions demander qui paye sa collaboration à la Bataille (dite Syndicaliste), sa collaboration à l'œuvre de guerre, mais il en est pourtant certaines que nous ne tolérerons pas, de quelque endroit qu'elles viennent. Celle-ci, par exemple, du collaborateur anonyme, parlant de nos camarades de Saint-Etienne : « Par c'est le commencement de l'urine et c'est une lettre grise la fin de l'urine. »

Quoique le morceau marque quelque peu d'esprit il n'en est pas moins perfide et canaille en proportion.

On ne discute pas avec les tripouilles, s'appellerait-elles Harmel le poivrot, ou Séné l'ex-anarche, ou autre lardin des maîtres célestes. Mais il est permis de les avertir et de leur dire que pour beaucoup moins, un collaborateur de La Bataille, le « camarade » Grandier pour ne pas le nommer, fut crotté en pleine réunion publique, et qu'il pourrait bien, les uns ou les autres, s'attirer pareille mésaventure s'ils persistent dans leurs petites infamies.

CONTENT

